

“A l'état liquide”

Marine Rochard 2021

Marie-Anita Gaube navigue d'un paysage à l'autre ; elle traverse des lagons qui pourraient très bien n'être que de simples réservoirs en bord de route, crée des forêts tropicales dont les couleurs nous font entendre des cris d'oiseaux, éclaire le tableau de lumières exotiques qui ne semblent pas tout à fait naturelles. Ces panoramas merveilleux et inquiétants se disputent très souvent l'espace du tableau avec des architectures sommaires, évocations d'une domesticité feinte. On ne sait jamais si c'est l'humain qui anthropise la nature ou bien si celle-ci, redevenue sauvage, a fini par reprendre le dessus, enfin.

L'artiste navigue dans ses peintures car l'eau y est presque toujours présente, créant tout aussi bien des flux de circulation que des espaces de vacance.

Pratiquement à l'échelle humaine, Can't run away from yourself s'organise au premier abord de façon assez classique, à partir d'une succession de plans finissant par disparaître dans les nuages au fond du tableau.

Notre regard est instantanément circonscrit par un lac occupant la majeure partie de la composition. Ce plan d'eau oppose dans le même temps au spectateur une frontalité un peu brutale qui est encore accentuée par le traitement plastique de l'embarcation dont les motifs géométriques affirment davantage le plan de l'œuvre, tout comme ceux qui s'étirent en frise décorative le long du bord inférieur. Ces éléments superposés sont autant de paliers à gravir pour pénétrer le sujet.

Quant à la pirogue, elle ne flotte pas vraiment ; elle est littéralement inscrite - pour ne pas dire collée sur l'eau. Tronquée à ses deux extrémités, il est inimaginable qu'elle puisse avancer d'un millimètre ; du reste, l'artiste, cyniquement, n'a pas souhaité munir ses personnages de pagaies.

La seule sortie (pour l'œil autant que pour l'artiste si l'on en croit le titre de l'œuvre), est le passeur, ce personnage simiesque qui constitue à la fois le centre plastique et le point médian de la diagonale ascendante qui organise l'ensemble de la scène, reliant l'homme assis à l'autostoppeur debout. Le regard échangé entre l'homme barbu du premier plan et la figure centrale du tableau agit comme un signe permettant une communication vers l'intérieur du tableau, comme un lien entre l'espace du spectateur et celui de la toile. Mais la trajectoire oblique ainsi amorcée, contrairement aux apparences, n'offre pas à l'œil l'échappée qu'il pourrait tenter de rechercher dans le paysage idyllique surgissant au fond du tableau. Le bassin ne nous permet pas de circuler au cœur du paysage ; il n'est qu'un décor, un écran vertical qui cache partiellement l'espace naturel aperçu en partie haute. Ce paysage pourrait être lui-même factice tant il évoque la tradition du trompe-l'œil pictural de la Renaissance. C'est en particulier ce qu'indiquent les fragments de végétation placés dans l'angle supérieur droit du tableau, reposant sur la ligne de crête du plan d'eau qui, à cet endroit, ressemble plutôt à un mur badigeonné de bleu. La partie inférieure du lac est traitée de la même manière : non comme une étendue, mais comme une section abstraite révélant la matière et les jus colorés se dissolvant les uns dans les autres jusqu'à laisser apparaître le fond même de l'œuvre.

Cette première couche picturale d'un bleu très clair, iridescent, surgit encore à d'autres endroits de la composition, comme pour une fois encore affirmer la planéité du tableau à chaque étape de l'élaboration de sa perspective inversée.

Un dernier personnage à bord de la barque est simplement esquissé, rendu à un état de liquéfaction originelle, à tel point qu'on ne sait plus si ce sont des jambes que l'on distingue, ou bien une épaule, un bras ; il coule dans le décor. Ses contours font aussi référence à d'autres motifs fréquents dans le travail de l'artiste et figurant de l'eau versée, déversée, comme un sablier égrène les secondes d'un temps déjà passé, déjà perdu.

Marie-Anita Gaube joue des contradictions spatiales tout comme des ruptures d'échelles pour construire sa composition : le regardeur est pris dans un jeu de torsions et de ricochets, où chaque détail, chaque élément plastique renvoie à un autre. On a à la fois la sensation d'une immobilité stérile et d'une scène qui se répète sans cesse, vainement, tournant sans fin sur elle-même. De fait, on ne parvient pas à se détacher de cette composition foisonnante. On se rend alors compte que ce n'est pas à l'homme barbu du premier plan que l'on s'identifie – pourtant trait d'union naturel entre l'extérieur et l'intérieur du tableau, mais bien à l'auto-stoppeur, plus qu'inachevé, nu, fragile et perdu dans ce décor où il se délave, où il se dissout. L'artiste nous place devant son œuvre comme elle nous placerait face à nous-mêmes. Can't run away from yourself.